Le ”livre des voyageurs” au XIXe siècle : usages et manifestations littéraires avec application au cas de Gustave Flaubert

Stéphanie Dord-Crouslé

▶ **To cite this version:**

Stéphanie Dord-Crouslé. Le ”livre des voyageurs” au XIXe siècle : usages et manifestations littéraires avec application au cas de Gustave Flaubert. Bulletin de la section française de la Faculté des Lettres, Université Rikkyo, Tokyo, Japon, 2011, 40 - ” Flaubert au carrefour des cultures ”, textes réunis par Norioki Sugaya, pp.19-48. halshs-00464618v2

HAL Id: halshs-00464618
https://shs.hal.science/halshs-00464618v2

Submitted on 11 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2011 年 3 月

立教大学フランス文学第 40 号抜刷

Le « livre des voyageurs » au XIX^e siècle : usages et manifestations littéraires — avec application au cas de Gustave Flaubert

Stéphanie Dord-Crouslé

Stéphanie Dord-Crouslé

« Le “livre des voyageurs” au XIX^e siècle : usages et manifestations littéraires avec application au cas de Gustave Flaubert »

Conférence donnée à l'Université Rikkyo de Tokyo le 9 mars 2010.

Bulletin de la section française de la Faculté des Lettres,
Université Rikkyo, Tokyo, Japon,
n° 40 - « Flaubert au carrefour des cultures »,
textes réunis par Norioki Sugaya,
2011, p. 19-48.

http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00464618/fr

Le « livre des voyageurs » au XIX^e siècle : usages et manifestations littéraires — avec application au cas de Gustave Flaubert

Stéphanie Dord-Crouslé

Innombrables sont les récits de voyage du XIX^e siècle à faire mention d'un « livre des voyageurs » au détour d'un séjour dans une auberge ou lors de la visite d'un lieu célèbre. La pratique en était fort répandue et se perpétue encore de nos jours sous le nom de « livre d'or ». Après une petite enquête lexicographique qui tentera de cerner au mieux ce que recouvrent les termes confusément synonymes de « registre des voyageurs », « livre des voyageurs » et « album », on s'attachera à mettre en lumière l'extraordinaire succès qu'a connu cet objet auprès des écrivains, et singulièrement des auteurs de théâtre du boulevard, en raison des potentialités informatives qu'il recèle. Enfin, on s'arrêtera sur l'autre trait caractéristique de ces « livres des voyageurs » — leur rapport à la bêtise — en émettant quelques hypothèses susceptibles d'expliquer pourquoi Gustave Flaubert, pourtant amateur éclairé de tout ce qui confine à la sottise, ne fait quasiment jamais mention de ces singuliers recueils lors de son voyage en Orient.

L'usage des « albums » est ancien : il s'est répandu en Europe au XVI^e siècle dans la mouvance humaniste et s'inscrit dans la tradition des *libri amicorum* (livres des amis). Lors de leurs voyages, les étudiants et les lettrés en transportaient un exemplaire avec eux et le faisaient remplir par les personnes importantes qu'ils rencontraient. On y inscrivait une pensée ou un poème ; on pouvait aussi y dessiner un paysage ou les armes de sa famille. Cette acception de l'album se perpétue aujourd'hui encore dans le « carnet d'autographes » où ne figurent plus que les seules signatures de personnes — plus ou moins — célèbres… Sous l'influence du romantisme anglais, l'album de

voyage a aussi été utilisé comme un registre personnel où se mêlent les notations et les croquis du voyageur lui-même[1] avec les témoignages allographes des rencontres qu'il a faites. Il devient l'un des objets caractéristiques des poètes et des artistes, ainsi que de tous leurs pâles imitateurs : dans *L'Éducation sentimentale*, Frédéric Moreau se montre pour la première fois sous les dehors d'« un jeune homme de dix-huit ans, à longs cheveux et qui tenait un album sous son bras »[2]... Il est d'ailleurs étonnant que ce terme n'apparaisse pas dans le *Dictionnaire des idées reçues*[3] !

À l'opposé de cette pratique qui se développe hors de toute contrainte, et dont les motivations sont essentiellement affectives ou artistiques, se situe le « livre d'inscription des voyageurs », ou « registre des voyageurs », et parfois « livre des étrangers ». On est ici au cœur d'un dispositif administratif et réglementaire, expression d'une législation contraignante, qui a varié mais qui a longtemps servi en France, comme dans d'autres pays, à encadrer assez strictement la circulation des personnes. Chaque hôtelier était dans l'obligation de tenir un registre qu'il remplissait en fonction des renseignements que lui fournissaient les voyageurs qui descendaient chez lui. En 1925 encore, un « livre d'inscription des voyageurs » était remis par le maire de chaque commune à tout hôtelier en nom propre pour « inscrire jour après jour et sans aucun blanc, suivant qu'il est prescrit par l'article 475 du Code pénal, les noms, prénoms, qualités, domicile habituel, date des passeports, leurs numéros, le lieu où ils ont été délivrés et par qui, leur destination, la date de l'arrivée et du départ des personnes qui logeront chez lui. » Les personnages de Jules Verne, qui sont de grands voyageurs, inscrivent ainsi leurs noms, réels ou d'emprunt, sur les registres de tous les hôtels où ils passent une nuit : quand ils arrivent à Calais, Mr et Mrs. Titbury indiquent au propriétaire de l'auberge de *Sandy Bar* s'appeler Mr et Mrs. Field[4].

Mais c'est un ouvrage de souvenirs qui donnera, hors de toute fiction, le témoignage le plus clair de ce qu'était vraiment un registre des voyageurs dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. Il s'agit du journal intime rédigé par une hôtelière de Clermont-Ferrand, Marie

Quinton, qui a eu la surprise de voir le général Boulanger descendre dans son établissement, accompagné d'une amie, et se présenter sous un faux nom. Voici ce qu'écrit l'aubergiste :

> Aussitôt revenue de ma course, j'ai songé qu'il fallait que je porte mes deux pensionnaires sur mon livre des voyageurs. Car nous voici en pleine saison, et il s'agit d'être en règle avec les autorités. J'ai donc inscrit séance tenante : « M. et M[me] Parage, rentiers, venant de Paris. »[5]

Peu après, un policier vient consulter le registre, pose des questions à l'hôtelière sur les dernières personnes arrivées, avant de la convoquer au commissariat où de nouveaux renseignements lui sont demandés : effectivement, il valait mieux alors « être en règle avec les autorités » !

En l'état actuel, il nous est difficile de dire dans quelle mesure ce livre des voyageurs — dans son régime administratif et policier — a été complété ou a voisiné, en France, avec une version beaucoup moins strictement réglementaire, bien qu'elle partage avec lui un certain nombre de traits. Il s'agit là du « livre des voyageurs » qui, au XIX[e] siècle, trône dans tous les hôtels et à proximité de toutes les curiosités (châteaux, monuments ou autres), hors de toute législation nationale puisqu'on le retrouve quasiment dans tous les pays du monde qui s'ouvrent progressivement, les uns après les autres, à ce qui devient alors le tourisme. Dans tous les récits de voyage, à peine arrivé, on remplit, on raille parfois mais toujours on consulte — le livre des voyageurs. L'un des plus célèbres représentants du genre se trouve conservé dans les archives du monastère du Grand-Saint-Bernard sous le nom de « registre des passants ». Le premier volume concerne les années 1812 à 1818 ; il comporte à lui seul 80 pages « contenant les signatures, qualités et adresses des voyageurs, leurs réflexions, poésies, etc. en diverses langues ». Et les volumes sont nombreux — 36 — puisque le monastère les conserve intégralement jusqu'à l'année 1970 !

S'ils sont ainsi gardés par leur propriétaire hors de toute nécessité réglementaire, c'est qu'on reconnaît souvent à ces livres des voyageurs

une certaine valeur, et d'abord au sens financier du terme. Dans un récit de voyage publié par la *Revue du Lyonnais* en 1864, Maurice Simonnet insiste sur cet aspect : « Les aubergistes des Alpes ne se doutent pas qu'ils possèdent une mine d'or dans ces recueils ; vous les verrez, après 50 ans, se vendre un prix fou à l'Hôtel de Ventes de la rue Drouot. »[6] Le caractère unique de ces livres-objets et la notoriété éventuelle des gens qui y ont déposé un témoignage de leur passage peuvent effectivement laisser espérer une vente avantageuse. Et Simonnet va même plus loin en s'étonnant « fort que les éditeurs de Paris, à l'affut de tout ce qui a du sel, n'aient pas encore songé à exploiter la publication de ces *pots-pourris* ; il y aurait là une bonne et fructueuse spéculation ». Si certains livres contenant des dessins de peintres célèbres ont effectivement pu se négocier un bon prix, l'essentiel de ces registres semble cependant avoir disparu sans avoir jamais connu les honneurs de la vente ou de la conservation par une institution…

C'est parfois dommage car ces livres ont une indéniable valeur historique que leur reconnaît Saint-Marc Girardin, ne serait-ce que du bout des lèvres. À propos du livre des voyageurs qu'il parcourt à l'auberge du Montanvert, au pied du Mont-Blanc, il écrit :

> […] ce livre, tout niais qu'il est, n'est pas dépourvu, qui le croirait ? d'une sorte d'intérêt historique. La révolution française a trouvé le moyen de marquer sa trace là comme ailleurs. Ainsi, en 1794, les pages se remplissent des pensées d'officiers et de soldats français qui envahissent la Savoie, et qui en passant viennent voir une de leurs conquêtes, le Mont-Blanc. Plus tard ce sont des administrateurs qui passent en Italie pour aller la gouverner. Enfin arrive 1814, et le livre, jusqu'alors écrit presque exclusivement en français, devient une espèce de recueil polyglotte ; l'Anglais, l'Allemand viennent y déposer leurs pensées. Ce recueil, le plus fastidieux du monde, devient une espèce de journal européen, où se lit l'histoire du siècle.[7]

Autorisant des calculs presque statistiques sur l'origine et l'évolution

de la composition de la population visitant un lieu ou empruntant une route particulière à une époque donnée, le livre des voyageurs peut aussi fournir aux historiens des informations précieuses sur la date de passage exacte d'un personnage, célèbre ou non, dans un lieu précis.

Mais la première destination du livre des voyageurs est de procurer aussitôt à chaque nouvel arrivant des renseignements pratiques, récents, immédiatement utilisables, sur le monument qu'il se propose de visiter ou sur l'auberge où il s'apprête à résider. Chacun y laisse une appréciation personnelle sur les prestations fournies, sur les meilleures chambres à demander ou sur les spécialités du cuisinier à commander. Les guides de voyage, dont la diffusion ne cesse de croître au cours du siècle, n'hésitent pas à citer les pages les plus éloquentes des livres des voyageurs à l'appui de leurs propres recommandations de villégiature. Personne ne sera donc étonné si certaines évaluations peu élogieuses viennent à disparaître du registre — ou se métamorphosent, comme cela est arrivé à Henry Russell, le célèbre voyageur irlandais, qui trouva le bungalow où il avait séjourné aux Indes « bien monté, mais très-cher ; aussi le signal[a-t-il] dans le livre des voyageurs avec des remarques assez ironiques, qu['il] fu[t] bien étonné de trouver, plus tard, publiées, mais tout autrement qu['il] les avai[t] écrites, dans le *Bengalore Herald* »[8].

Pour éviter pareille mésaventure, les ingénieux voyageurs ayant subi une déconvenue qu'ils souhaitent éviter à leurs congénères ont recours à un subterfuge qui consiste à porter le commentaire vengeur non sur le livre de l'hôtel même — mais sur celui de l'auberge de l'étape suivante : au moins les voyageurs qui empruntent l'itinéraire en sens inverse se trouveront-ils ainsi prévenus ! En 1861, un numéro du *Magasin pittoresque* se fait l'écho d'un semblable procédé en citant la « poésie fantaisiste d'un touriste rancuneux » déposée sur le livre des voyageurs d'Ilanz, à proximité de Trons, dans le canton des Grisons (Suisse) :

> Voyageur altéré, ne reste pas à Trons :

L'aubergiste en ce lieu, landamann et fripon,
Te ferait payer cher la téméraire envie
De mêler à ton eau la goutte d'eau-de-vie.[9)]

Et l'Américain Henry Longfellow, dans son roman *Hypérion* (1839), met en scène un personnage fort heureux d'expliquer le mauvais tour qu'il a joué à un hôtelier zurichois dont il n'a pas apprécié les services :

> Si vous allez à Zurich, prenez vos précautions à l'égard de l'hôtel Raven... on vous y trompera ; j'y ai été trompé ; mais j'ai pris ma revanche, car à mon arrivée à Schaffhausen, j'écrivis sur le livre des voyageurs :
>
> Méfiez-vous de l'hôtel Raven, à Zurich !
> C'est un oiseau de mauvais augure,
> Avec un vilain et sale nid...
> Et une note... longue... bien longue ...[10)]

Au service de sa verve satirique (qui joue évidemment sur le terme *raven* signifiant *corbeau* en anglais), le personnage a mis un dispositif pratique efficace et pérenne, destiné à éviter aux autres voyageurs les embarras qu'il a personnellement rencontrés.

Mais il n'est pas toujours nécessaire de recourir à ces moyens détournés : si l'hôte ne comprend pas la langue du voyageur, celui-ci peut exprimer directement le fond de sa pensée, sans avoir à redouter la moindre altercation ni la disparition de ses critiques. C'est justement ce que regrette Mgr Jacques Mislin lorsqu'il visite le couvent du mont Carmel en Terre Sainte :

> Plusieurs protestants qui ont visité le Carmel ne comprennent pas ce que des moines sont venus faire sur cette montagne, et ils ont trouvé bon d'exprimer leur blâme, non-seulement dans leurs ouvrages, mais jusque dans le livre où s'inscrivent les étrangers ; ils ont pris le couvent pour une auberge, et ils ont payé leur hospitalité par des livres sterling

> et des calomnies, comme si le dévouement se payait avec de l'or, et si l'ingratitude était moins odieuse pour être écrite en anglais. Les bons Pères, qui ne comprennent pas cette langue, ne se doutent pas des souvenirs de reconnaissance qu'on leur laisse.[11)]

Au terme de ce premier parcours, on peut donc distinguer assez clairement : l'*album*, centré sur son propriétaire, voyageur ou non, qui le présente aux personnes qu'il rencontre afin qu'elles y consignent un témoignage d'amitié[12)] ; le *livre d'inscription des voyageurs* qui est un registre officiel régi par une législation nationale particulière et permettant un contrôle policier de la circulation des personnes ; et enfin, le *livre des voyageurs* qui est intimement lié à un lieu dont les passants évaluent les mérites : son contenu permet d'identifier les visiteurs par leur état civil et de caractériser leur esprit, en fonction des pensées qu'ils y inscrivent, comme on le verra plus bas.

Centrons donc maintenant notre propos sur le seul livre des voyageurs. Outre les différentes caractéristiques déjà évoquées, il présente encore celle d'avoir été souvent mis à contribution par les romanciers et, plus encore, par les dramaturges, en particulier par ceux qui officient sur les scènes du boulevard. C'est un ressort fictionnel efficace qui permet de délivrer des informations de manière détournée, sans que les personnages aient effectivement à se rencontrer ou à se nommer. Dans *Gerfaut*, le roman de Charles de Bernard, le narrateur apprend ainsi, grâce au livre des voyageurs, l'identité de la jeune femme qu'il a sauvée mais à qui il n'a pas osé demander son nom :

> J'aperçus bientôt le gros monsieur de Mauléon occupé à mouler sa signature sur le registre en caractères dignes de M. Prudhomme ; les autres membres de la petite caravane suivirent cet exemple, et la jeune dame alla enfin la dernière y écrire son nom. Lorsqu'elle se fut éloignée je m'approchai, et, prenant le livre à mon tour d'un air de négligence, je lus à la dernière ligne ces mots tracés en jolie écriture anglaise :
>
> « Baronne Clémence de Bergenheim. »[13)]

La révélation peut parfois prendre un tour dramatique comme dans la nouvelle de Pontmartin, « Le chercheur de perles ». Désirant remercier celle qui vient de sauver la vie de sa fille, la comtesse de Sénac se présente à elle et lui demande son nom en retour. Celle-ci refuse alors de répondre :

> — Mon nom ? Il est sur ce registre ; mais je vous conjure de ne le lire que lorsque je serai partie.
>
> Et elle lui montrait le livre des voyageurs laissé sur la table.

Après le départ de l'inconnue :

> Madame de Sénac courut au livre des voyageurs, l'ouvrit et lut le dernier nom qui y était inscrit :
>
> — La Floriana, première cantatrice au Théâtre-Italien de Paris.
>
> La comtesse tressaillit et ferma le livre : — La Floriana ! dit-elle à voix basse ; la cause de tous mes chagrins, l'obstacle au bonheur de ma fille ![14)]

Le livre des voyageurs permet ainsi une scène de reconnaissance oblique qui inverse brutalement les signes : celle que l'on prenait pour une bienfaitrice se révèle être une dangereuse rivale. Mais les textes narratifs jouent parfois aussi avec le procédé lui-même et démontent ses capacités informatives, comme on le voit dans un conte d'Adolphe Pictet :

> « Le livre des voyageurs ! cria [le major] brusquement au garçon. — Je suis curieux de voir, se dit-il, quels titres et qualités se donne cet énigmatique personnage.
>
> Il reconnut d'abord les grandes et impétueuses pattes de mouche de son ami Franz, *musicien-philosophe*, né au *Parnasse*, venant du *Doute*, allant à la *Vérité*. Puis, plus bas, il reconnut l'écriture du billet qu'il avait reçu, et il lut ce qui suit :
>
> Noms des voyageurs ..... Famille Piffoëls.
>
> Domicile ..... La nature.
> D'où ils viennent ..... De Dieu.
> Où ils vont ..... Au Ciel.
> Lieu de naissance ..... Europe.
> Qualités ..... Flâneurs.
> Date de leurs titres ..... Toujours.
> Délivrés par qui ..... Par l'opinion publique.
>
> « Me voilà bien avancé ! » dit le major.[15)]

De fait, on est ici fort éloigné du registre de police permettant d'identifier et de suivre à la trace les déplacements d'une personne... Non seulement ce livre des voyageurs laisse espérer des renseignements qu'il ne fournit pas, mais la fiche des Piffoëls mime poétiquement la structure des informations qu'elle devrait contenir sans en donner aucune — d'où la double déconvenue du major.

Sur la scène, le livre des voyageurs est le plus souvent utilisé avec moins de raffinement. Dans un drame représenté pour la première fois sur le théâtre de la Porte Saint-Martin en 1856, *Le Sang-mêlé*, Édouard Plouvier a recours au procédé pour lancer l'action. Alors que Maxime et Fackland se présentent au chalet alpin de l'*Arc de Guillaume Tell*, la simple lecture du livre des voyageurs que leur présente aussitôt l'aubergiste suffit à nouer les fils de l'intrigue :

> Fackland, *prenant le livre.*
>
> Est-il bien peuplé, ce livre ? [...] Voyons un peu en quelle compagnie nous allons nous commettre ? *(Lisant.)* M. de Lachesnaie.
>
> Maxime, *à part.*
>
> M. de Lachesnaie ! ah ! j'étais bien renseigné.
>
> Falkland, *continuant.*
>
> Lord Norton, sir John Farfaix, lord Clarendon, James Harleig, mistriss... *(S'interrompant d'un air furieux.)* Ah ! Pétersbourg et Chandernagor !
>
> Maxime, *revenant s'asseoir sur la terrasse.*
>
> Que vous arrive-t-il ?

Falkland.

Ne prenez pas garde ! c'est ma façon de jurer, vous savez bien, façon de touriste enragé... Ah ! Sarragosse et Milan ! Je repars ! Je m'en vais loin d'ici, très-loin, à l'instant, adieu ![16)]

En apprenant la présence de M. de Lachesnaie, Maxime est donc plus que jamais décidé à rester tandis que Falkland s'apprête à quitter précipitamment les lieux à la seule lecture du nom de mistriss Aldborough dont les spectateurs ont fait la connaissance dans la scène précédente. Le livre des voyageurs peut aussi être utilisé pour faire le portrait moral d'un personnage, voire de deux à la fois, comme dans une comédie de Scribe, *La Calomnie* :

Le Vicomte, *se jetant sur le fauteuil à gauche près de la table et feuilletant le livre des voyageurs.*

[...] Ah ! Mme de Guibert... elle est ici... la femme du banquier et la sœur du Ministre... Voilà les femmes que j'aime... aimable, spirituelle, méchante, excellente... tout cela à la fois... et coquette, et envieuse, et vaniteuse... et ambitieuse... c'est un charme... une femme complète, si elle avait des passions... mais elle n'a pas le temps ![17)]

Grâce à cette tirade, non seulement le spectateur se trouve renseigné sur le compte de Mme de Guibert, dont le Vicomte vient de découvrir le nom dans le livre des voyageurs de l'hôtel où il est descendu, mais il se voit aussi offrir, dans le même mouvement, le portrait moral du Vicomte lui-même.

Cependant, il est une pièce de 1860, encore très présente dans la mémoire des Français d'aujourd'hui — contrairement à la quasi totalité des autres textes évoqués jusqu'ici, où un livre des voyageurs joue un rôle beaucoup plus important. Il s'agit de la pièce d'Eugène Labiche, *Le Voyage de M. Perrichon*, une excellente pièce de boulevard encore régulièrement à l'affiche des théâtres. Le rideau s'ouvre sur le départ pour la mer de Glace de M. Perrichon, bourgeois rentier accompagné de son épouse et de leur fille. À son arrivée à l'auberge

du Montanvert, M. Perrichon n'omet pas d'inscrire une forte pensée sur le livre des voyageurs de l'établissement. Cette pensée est ensuite moquée par un autre voyageur qui signe sa charge : « Le Commandant ». Perrichon, de retour d'excursion, prend connaissance du commentaire acerbe et pour s'en venger écrit à la suite : « "Le Commandant est un paltoquet !" Signé : "Perrichon." » (II, 10). De retour à Paris, Perrichon se voit provoqué en duel par le Commandant qui n'est « ni querelleur ni ferrailleur, mais [...] n'aime pas à laisser traîner sur les livres d'auberge de pareilles appréciations à côté de [s]on nom... » (III, 9). Le différend se règlera finalement sans recours aux armes, mais Perrichon se verra contraint de repartir dès le lendemain pour l'auberge du Montanvert afin de « biffe[r] les deux méchantes lignes échappées à [son] improvisation » qui « s'épanoui[ssent] au beau milieu d'une page que tous les voyageurs peuvent lire » (IV, 5). Le rideau se ferme donc comme il s'était ouvert, sur l'annonce d'un départ pour la mer de Glace !

La dimension farcesque de cette pièce — dont l'intrigue repose en grande partie sur un livre des voyageurs — souligne le rapport intrinsèque que ce type de recueils entretient avec la bêtise. Bien que celle-ci soit la caractéristique majeure de notre objet d'étude, ses prolongements flaubertiens nous ont fait la réserver jusque-là. Effectivement, on pourrait s'amuser à reprendre les textes convoqués jusqu'ici pour montrer qu'ils entretiennent quasiment tous un rapport particulier avec la bêtise. Quelques exemples suffiront à le prouver. Dans la pièce de Labiche, la vacuité de la pensée qu'inscrit le sieur Perrichon sur le registre de l'auberge du Montanvert n'a d'égale que sa complète absence d'orthographe puisque ce parangon de l'esprit bourgeois a calligraphié de sa plus belle main : « Que l'homme est petit quand on le contemple du haut de la *mère* de Glace ! » (II, 7). Le commandant ne s'y trompe pas et lui donne « une leçon d'orthographe » que Perrichon découvre à son retour d'excursion :

Perrichon, *lisant.*

« Je ferai observer à M. Perrichon que la mer de Glace n'ayant pas

d'enfant, l'e qu'il lui attribue devient un dévergondage grammatical. » Signé : « Le Commandant. »

Tous.

Hein ?

Henriette, *bas à son père.*

Oui, papa ! *mer* ne prend pas d'e à la fin.

Perrichon.

Je le savais ! Je vais lui répondre à ce monsieur. *(Il prend une plume et écrit.)* « Le Commandant est un paltoquet ! » Signé : « Perrichon. »

C'est là le terrible affront qui renverra Perrichon illico à la mer de Glace au dénouement ! Mais les fautes d'orthographe[18] ne sont pas les seules à être moquées dans cette pièce ; c'est bien plus largement la bêtise profonde de tous les propos qui sont inscrits dans les livres des voyageurs, ainsi que la pose que prennent ceux qui les écrivent, qui sont dénoncées par la bouche de Daniel, l'un des deux soupirants de Mlle Perrichon. Dans la scène 2 de l'acte II, il lit à haute voix quelques-unes de ces « pensées délicates et ingénieuses des visiteurs » : « "Je ne me suis jamais mouché si haut !..." Signé : "Un voyageur enrhumé..." (Il continue à feuilleter.) Oh ! la belle écriture! (Lisant.) "Qu'il est beau d'admirer les splendeurs de la nature, entouré de sa femme et de sa nièce !..." Signé : "Malaquais, rentier..." » Et il en conclut : « Je me suis toujours demandé pourquoi les Français, si spirituels chez eux, sont si bêtes en voyage ! »

Dans le passage de *Gerfaut* qui précède directement celui qui a été cité plus haut, le narrateur ironise lui aussi sur la bêtise des pensées que renferment les livres des voyageurs :

> Presque tous les voyageurs qui visitent Chamouny ressemblent à un O avec l'accent circonflexe. Il y a en ce lieu obligation d'ébahissement et devoir de niaiserie ; chacun y apporte sa quote-part d'éjaculations admiratives dont la nature est le texte inévitable. — Il n'est pas un marchand de drap qui ne force son *épouse* d'admirer la nature, et de se donner un torticolis en contemplant la Grande-Jorasse ou le dôme du

> Goûté ; pas un pharmacien-droguiste qui ne relève le front avec un orgueil byronien, pas un conseiller de cour royale en vacances qui n'écarquille les yeux à la manière de Diderot. Le livre des voyageurs est rempli des phrases incroyables de ces messieurs sur la puissance de leurs sensations, l'exaltation de leur esprit, le trop-plein de leur cœur, l'impossibilité d'exprimer ce qu'ils éprouvent, le sentiment de leur petitesse devant la grandeur de la nature. — L'exaltation d'un bon marchand de vin ! le trop-plein d'un honnête fabricant de chandelles ! — La belle chose surtout à transmettre à la postérité : un bonnetier de la rue Quincampoix s'est trouvé plus petit que le Mont-Blanc !

Et le narrateur de conclure sa plaisante charge par cette définition pénétrante que l'on peut étendre au genre tout entier : « Le livre des voyageurs au Montanvert est un recueil de béotianismes polyglottes auquel peu de personnes refusent leur tribut ; les plus modestes n'y mettent que leur nom. »[19] On finira en ajoutant Stendhal à la liste des contempteurs de cette pratique. L'auteur des *Mémoires d'un touriste* indique sobrement avoir trouvé dans le livre des voyageurs de la Grande Chartreuse, « de bien grands noms et de bien grandes pauvretés signées de ces noms. »[20]

Mais alors, quelle aubaine pour Flaubert que ces recueils tout constitués rassemblant les traits les plus saillants de la bêtise humaine ! Effectivement, lors de ses premiers voyages, le jeune homme s'intéresse à ces registres. En 1840, dans les Pyrénées, au bord du lac de Gaube, il relève les « plus curieuses réflexions » (une demi-douzaine au total) qu'il trouve inscrites dans « l'album que vous présente le maître de la cabane où vous mangez ». Parvenu au terme de la liste, Flaubert se flatte d'être « moins ridicule donc que tous les poètes qui sont venus au lac de Gaube » parce qu'il n'a « rien écrit sur l'album ni pour les truites ni pour le lac, gardant [s]es impressions pour [lui] seul »[21]. Sept ans plus tard, accompagné de Maxime du Camp, Flaubert visite le château de Chambord. Il « parcour[t] le registre des visiteurs », relève quelques-unes des « doléances légitimistes » qui s'y trouvent, et s'arrête sur « deux seuls mots : Louise

et Alfred ! qui se trouvent perdus sous les marquis, les comtes, les chevaliers de St. Louis, les fils des victimes de Quiberon, [et] les pèlerins de Belgrave-square [...] »[22].

On pourrait donc s'attendre à ce que le jeune romancier, lors de son voyage suivant, en Orient, fasse son miel de toutes ces bêtises rassemblées, concentrées et qui n'attendent que d'être recueillies — d'autant que l'idée du *Dictionnaire des idées reçues* prend forme dans son esprit à cette époque. Ses carnets de voyage devraient regorger de ces « profondes pensées » inscrites par les voyageurs sur les livres de tous les hôtels qu'il a fréquentés et de tous les lieux célèbres qu'il a visités. Or, on va le voir, il n'en est rien et on va essayer de comprendre pourquoi.

Sur la totalité de son voyage en Orient, Flaubert ne signale l'existence d'un livre des voyageurs qu'à deux reprises, et sans jamais lui prêter une attention particulière. L'une de ces deux mentions apparaît à propos des Cèdres, sur les hauteurs de la chaîne du Liban : « Le prêtre maronite nous offre un tapis et le livre des voyageurs »[23]. Flaubert n'ajoute aucun commentaire à cette simple information factuelle ; on ne sait s'il a inscrit son nom dans le registre ou s'il l'a consulté. En revanche, la notation qui suit concerne le paysage que l'écrivain découvre du sommet du Liban, ce qui laisse supposer qu'il a passé plus de temps à contempler la vue qu'à parcourir le livre[24]. La seconde mention se situe aussi en Palestine, mais cette fois-ci au couvent du mont Carmel : Flaubert y indique que « Max copie les plus belles choses des voyageurs dans le livre »[25] que leur montre le Père Charles, supérieur du couvent[26]. Effectivement, si l'on consulte les notes de voyage de Du Camp, on découvre, rassemblées sous le titre « Extrait du livre des voyageurs »[27], une petite dizaine de citations où se mêlent les vers de circonstance et les remerciements émus. Du Camp ne commente que la première :

> Marin Sauvaire, natif de Marseille, franc provençal, a passé au Mt Carmel et y a été admirablement reçu le 5 avril 1841. Il a jugé à propos d'exprimer sa satisfaction par le quatrain suivant :

> Voyageur fortuné qui tombe en ce couvent,
> De l'accueil qu'on t'y fait ressouviens-toi souvent,
> On trouve ici bon lit, bon vin et bonne table,
> Et, ma foi ! chez les riches, la vie est agréable.

Et Du Camp de conclure son échantillonnage représentatif en ces termes : « et ainsi de suite, dans toutes les langues pendant 200 pages. »

Dans les notes de Flaubert, le livre des voyageurs du mont Carmel a donc un curieux statut, à mi chemin entre la présence et l'absence : Flaubert le mentionne mais, pour en prendre connaissance, il faut faire un détour par les notes de Du Camp. Cependant, il est un troisième livre des voyageurs dans le *Voyage en Orient* de Flaubert, un livre des voyageurs cette fois-ci entièrement caché, qui n'a plus aucun degré de présence dans les notes du romancier, pas plus que dans celles de son compagnon de voyage, et ne ressurgit que lorsque l'on croise les relations de voyageurs contemporains.

Le mardi 27 août 1850, Gustave et Maxime arrivent à Tabarieh (ou Tibériade) sur les bords de la mer de Galilée (ou lac de Tibériade) ; ils en repartiront le jeudi suivant[28]. Dans ses notes, Flaubert donne — comme à son habitude — différents détails sur les lieux visités dans les alentours pendant le séjour, et sur la manière dont lui et son compagnon sont logés. On apprend ainsi qu'ils sont « descend[us] à un hôtel tenu par un Juif » où les « kiques [= toilettes] sont habitées par un chien jaune et une bouillotte ». Mais rien n'est mentionné qui concernerait l'hôtelier et sa famille ou un litige qui aurait pu se faire jour entre les voyageurs et leur hôte. Or, Flaubert et Du Camp semblent ne pas avoir été du tout satisfaits des prestations offertes en regard du prix finalement réclamé. On l'apprend en consultant le récit de voyage de Félicien de Saulcy, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1842, qui parcourt l'Orient avec son ami Delessert à la même période que Flaubert et Du Camp, en suivant sensiblement le même itinéraire — mais dans le sens contraire : partis de Paris fin septembre 1850, Saulcy et Delessert

séjournent, fin novembre, à Constantinople où les quatre jeunes gens font connaissance, et arrivent sur les bord de la mer de Galilée exactement six mois après le passage de Flaubert et Du Camp, le 28 février 1851.

Dans sa relation de voyage, Saulcy décrit avec une profusion de détails son séjour dans « la maison de M. Weisemann, juif allemand qui s'est établi à Tabarieh »[29]. Le 3 mars arrive le moment du départ :

> La première chose à terminer, c'était notre compte avec le cher M. Weisemann : cher est bien le mot ! Notre note de dépenses nous a été remise, et nous en avons pour plus de douze cents piastres ! Je doute que jamais gargotier ait écorché ses victimes avec une impudence aussi éhontée. Plus de trois cents francs pour un lit, une seule chambre pendant trois nuits, et cinq repas plus que médiocres, pour cinq personnes ! On en conviendra, c'était exorbitant.
>
> Maître Weisemann possède un registre sur lequel les voyageurs inscrivent leurs noms, suivis des observations qu'ils croient devoir faire sur la tenue de la maison ; nous y avons trouvé une note au crayon de nos amis Maxime Du Camp et Gustave Flaubert, ajoutée après la venue de la carte à payer ; nous en avons trouvé d'autres encore, conçues dans le même sens, et nous nous sommes décidés à payer sans mot dire, mais en nous réservant de constater de bonne encre, dans le registre en question, notre avis sur l'honnêteté du lieu. Ce sera un précieux complément de la collection d'autographes déjà recueillis par notre hôte. J'ai appris que, depuis notre passage, le curieux album avait été retiré de la circulation, et soustrait à l'appréciation des nouveaux venus.[30]

Ainsi, nous apprenons, grâce à Saulcy, que Flaubert et Du Camp avaient essuyé une semblable déconvenue et qu'ils s'en étaient ouverts dans le livre des voyageurs de l'établissement, sans qu'aucun d'entre eux ne le mentionne dans ses notes.

Ce livre, dans la mesure où son propriétaire décrié ne le retire pas purement et simplement de la circulation, exerce donc les prérogatives

d'un tribunal : il enregistre les bons et les mauvais traitements reçus par les voyageurs, les consigne pour la postérité et les colporte au monde entier à chaque arrivée d'un nouveau voyageur. Cette dimension de juste rétribution est soulignée par Louis Damey, pâle imitateur de La Fontaine, dans la morale de sa fable « Le livre des voyageurs », publiée en 1857 dans la *Revue contemporaine* :

> Eh bien ! apprenez aujourd'hui
> Que ce monde, vaste domaine
> Où voyage la race humaine,
> Garde l'empreinte de nos pas.
> Roi, sujet, tout homme ici-bas,
> Après lui laisse une mémoire.
> Redoutez les arrêts vengeurs
> De l'histoire. — J'entends : l'histoire,
> C'est le livre des voyageurs.[31]

Et si ces livres, pièces uniques, peuvent disparaître, il n'en va pas de même des ouvrages qui en sont comme le prolongement naturel et le porte-voix, à savoir les récits de voyage. En effet, si l'aubergiste de Tibériade pouvait éliminer son registre de la circulation, il n'a pu supprimer les passages le concernant dans le livre de Saulcy, pas plus que dans des dizaines d'autres récits. Et c'est là l'un des aspects passionnants de ces livres, et au-delà de tous les écrits viatiques, que de permettre, grâce aux recoupements qu'ils autorisent, le surgissement de silhouettes plus ou moins fugitives à l'échelle d'un seul récit, mais qui prennent corps et se voient restituer une épaisseur et une histoire, plus ou moins glorieuse, si l'on relie et concentre en faisceau tous les détails éparpillés qui les concernent[32].

On ne sait de qui Saulcy tient l'information selon laquelle Weisemann aurait supprimé le registre après son passage. Il suffisait d'ailleurs à l'hôtelier d'en ôter les pages trop critiques ou d'en commencer un nouveau... En outre, Weisemann ne comprenant pas le français, il ne lui était pas facile de prendre connaissance des

protestations manuscrites de Du Camp, Flaubert, Saulcy et Delessert, à moins qu'un Français de passage ne s'en soit ouvert à lui. On peut donc penser que l'affirmation péremptoire de Saulcy (« J'ai appris que, depuis notre passage, le curieux album avait été retiré de la circulation, et soustrait à l'appréciation des nouveaux venus ») tient sans doute plus du tour rhétorique qu'il ne repose sur le témoignage fiable d'un voyageur de retour de Tibériade. En tout cas, quelques mois plus tard, en novembre 1851, John Ross Browne non seulement consulte le registre de la maison Weisemann, mais en cite de nombreux extraits dans son récit[33]. Ce voyageur américain pointe avec une clairvoyance amusée et révélatrice les aspects convenus de l'exercice (on décline son nom et ses titres, le nombre de personnes qui vous accompagnent, l'itinéraire que l'on suit...) et la pose vaniteuse qu'il amène à adopter (on informe le public des grandes joies que l'on a éprouvées et des petits désagréments que l'on a rencontrés, on recommande ou on déconseille, on confirme ce qu'un haut personnage a déjà dit ; en résumé, on se situe dans la position doublement — et faussement — magistrale de la personne importante dont l'expérience personnelle a vocation à être connue de tous, et du savant qui se doit de faire partager sa science aux ignorants).

On reconnaît ici un dispositif propre à générer spontanément des pensées marquées au coin de la bêtise et des idées reçues. Et se pose alors de nouveau avec acuité la question déjà formulée tout à l'heure : comment se fait-il que Flaubert, alors qu'il s'y est intéressé durant ses premiers voyages et que Du Camp continue à en recopier d'amples extraits, prête aussi peu d'attention — lors de son expédition orientale — à ces insondables creusets de la sottise humaine que sont les livres des voyageurs ?

On a eu l'occasion de montrer ailleurs que le jeune écrivain accorde alors une importance tout à fait inédite à un régime particulier de l'inscription de soi, qui est le graffiti[34]. On aurait pu penser que cette autre modalité de la signature qu'est l'inscription dans un livre des voyageurs serait traitée de pair. Mais il y a une grande différence entre

un graffiti et l'écriture dans un registre. Le graffiti s'impose aux regards : apposé sur un monument, une curiosité minérale ou un élément végétal remarquable, il est nécessairement vu et déchiffré par le voyageur qui a parcouru des milliers de kilomètres, non pour le lire, mais pour admirer ce temple, ce site naturel ou cet arbre centenaire. Sa présence parasite empêche le surgissement de l'émotion escomptée ; elle en atténue l'acuité et en brouille la pureté ; il y a là comme un véritable sabotage qui se prolonge bien longtemps après le passage du néfaste voyageur. C'est ce que Flaubert a ressenti avec une force toute particulière à Alexandrie, face à la colonne de Pompée, ornée d'un monstrueux graffiti par quelque obscur anglophone, comme il l'explique dans une lettre à son oncle :

> Avez-vous réfléchi quelquefois, cher vieux compagnon, à toute la sérénité des imbéciles ? La bêtise est quelque chose d'inébranlable ; rien ne l'attaque sans se briser contre elle. Elle est de la nature du granit, dure et résistante. À Alexandrie, un certain Thompson, de Sunderland, a sur la colonne de Pompée écrit son nom en lettres de six pieds de haut. Cela se lit à un quart de lieue de distance. Il n'y a pas moyen de voir la colonne sans voir le nom de Thompson, et par conséquent sans penser à Thompson. Ce crétin s'est incorporé au monument et se perpétue avec lui. Que dis-je ? Il l'écrase par la splendeur de ses lettres gigantesques. N'est-ce pas très fort de forcer les voyageurs futurs à penser à soi et à se souvenir de vous ? Tous les imbéciles sont plus ou moins des Thompson de Sunderland.[35]

« Forcer les voyageurs futurs à penser à soi et à se souvenir de vous », telle serait donc la marque distinctive des imbéciles... Il s'agit cependant ici de la catégorie peu nombreuse — heureusement ! — de ceux qui réussissent le tour de force de Thompson. Bien moins rares sont ceux dont les graffitis s'entremêlent et s'effacent les uns les autres sans avoir jamais imprimé le moindre souvenir dans l'esprit d'un quelconque voyageur. Mais le geste est bien là qui agresse pour longtemps les regards dans l'espoir fallacieux d'arracher au néant un

lambeau d'immortalité…

Si le principe du livre des voyageurs est proche de celui des graffitis en ce qu'il consiste d'abord, pour chaque signataire, à attester sa présence en un lieu et donc à forcer ceux qui le suivront à en faire mémoire, les « pensées » qu'il contient restent recluses dans un espace d'écriture clos sur lui-même, qui ne se donne à lire que dans la mesure où l'on fait la démarche d'aller le consulter. Point d'agression, point d'intrusion violente dans la pratique du livre des voyageurs ! Autant le graffiti s'impose, autant le livre des voyageurs s'offre et ne délivre son concentré de sottise humaine qu'à celui qui l'a bien voulu. Or, durant son voyage en Orient, Flaubert se fait « œil »[36], un œil ouvert directement sur le monde, et le moins possible sur ses représentations imprimées ou manuscrites, laissant comme au repos la partie de son cerveau qui lui servira ensuite à traiter les monceaux de bêtises imprimées à partir desquelles il construira un pan toujours croissant de ses romans, jusqu'à l'apothéose finale de *Bouvard et Pécuchet.*

ANNEXE

Ce que nous apprennent quelques récits viatiques à propos du sieur Weisemann, hôtelier à Tibériade au milieu du XIX[e] siècle.

Lorsque le comte d'Estourmel rencontre Weissman[37] en 1832, c'est un « jeune Juif, dont les manières et la figure [sont] également prévenantes »[38]. Il parle italien mais « l'allemand [est] sa langue natale : c'[est] un Juif polonais, arrivé depuis peu dans la terre promise ». Il explique au comte qu'il a fait comme beaucoup de ses compatriotes : « Quand ils ont amassé quelques biens, leurs regards se tournent vers cette Judée qu'ils considèrent toujours comme à eux ; ils viennent y attendre le Messie et acheter un tombeau dans la vallée de Josaphat. » Le Messie devant « d'abord paraître à Saphet, y rester quarante ans, puis aller régner à Jérusalem […] », « notre bon M. Weissman, qui attend le Messie avec toute la foi possible, et qui se propose bien de l'arrêter au passage, a acheté à cette intention une maison à Saphet. »[39] Pendant les repas, « rigide observateur de la loi de Moïse, [il] s'occup[e] exclusivement du soin de rester pur et de veiller à la stricte observance des moindres préceptes du Lévitique : telle cuiller devait servir pour le lait et ne devait point toucher à la soupe »[40].

Weissman accueille d'Estourmel chez lui alors qu'il ne fait pas encore profession d'aubergiste. Ses activités ne sont pas précisées mais, apprenant que son hôte conserve soigneusement deux bouteilles remplies d'eau du Jourdain, il l'interroge sur « ce que pourrait valoir cette eau transportée en France, et si un tel commerce offrirait quelques chances de bénéfice. »[41] Le comte d'Estourmel ne manque pas non plus de mentionner la famille de son hôte, et en particulier sa jolie épouse : « Cette jeune femme, dans sa quinzième année, était déjà mère de deux enfants ; son mari était venu de Pologne l'épouser à Tunis. »[42] « Humble servante » de son mari et de ses hôtes, elle est « enveloppée de la tête aux pieds dans une espèce de domino mi-partie jaune clair et brun foncé, avec une ceinture attachée sur les

hanches », qui cache la parure qu'elle porte les jours de sabbat. À ce propos, Weissman raconte que ces bijoux viennent de lui être dérobés par des musulmans au cours d'une curieuse expédition « qui peint les mœurs locales »[43]. En définitive, le comte d'Estourmel est extrêmement satisfait de son séjour à Tabarieh : « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob récompense dans sa miséricorde l'honnête Juif Weissman de l'hospitalité qu'il m'a donnée en son nom ! Que le repos du corps que j'ai goûté chez lui lui vaille celui de l'âme ! »[44]

Quand l'Anglaise Isabella Frances Romer[45] arrive à Tabarieh en 1846, quinze ans après le comte d'Estourmel, elle découvre une ville en ruine, en grande partie détruite par le tremblement de terre du 1er janvier 1837. Elle séjourne dans la maison de Weissman, Juif polonais originaire de Galicie, établi là depuis de nombreuses années. Il a perdu sa femme et ses trois enfants lors du séisme et s'est remarié ensuite avec la plus jeune sœur de sa première épouse. Son commerce de perles de Bassora, qu'il envoyait en Allemagne, a été anéanti par la catastrophe, et depuis lors, il tient une sorte d'hôtel pour voyageurs, correct le jour mais infesté de puces la nuit, que Mrs. Romer est bien aise de quitter — mais que les énormes araignées noires du pont de Jacob lui feront regretter !

En 1848, les membres d'une expédition américaine en route pour la mer Morte sont eux aussi victimes des puces qui sévissent chez « Heim Wiseman », Juif toujours aussi observant[46]. À propos de son séjour quelques mois plus tard, Howard Crosby mentionne seulement l'extrême amabilité de « Haiim Weissman »[47]. Et fin 1849, Joseph John Freeman indique que les prestations de la maison de « Mr. Wiseman », juif originaire d'Autriche, sont tout à fait correctes[48]. Quant au comte de Pardieu, qui a quitté la France presque en même temps que Flaubert et Du Camp, il fait montre de préventions qui ne l'honorent guère et choisit de ne pas s'installer chez Weisemann : « Mahmoud me dit qu'il y avait un juif qui tenait une espèce d'auberge. Je préférais ma tente au bouge probablement infect de ce fils d'Israël, [...] »[49]. À notre connaissance, les visiteurs ayant ensuite

laissé une trace écrite de leur passage sont justement Gustave Flaubert et Maxime Du Camp, qui seront suivis, comme on l'a vu, par Saulcy et Delessert.

Grâce à la relation de Saulcy, on apprend d'intéressants détails sur « la maison de M. Weisemann » où celui-ci « exerce, à sa manière, les devoirs de l'hospitalité » : « Mais n'anticipons pas ! », comme l'écrit l'académicien à la date de son arrivée. Car les premières impressions sont plutôt favorables en dépit de l'exiguïté des lieux : « Une chambre qui jouit d'une délicieuse vue sur le lac et sur les montagnes de la côte orientale, nous est donnée avec un lit pour sept ! Heureusement nous avons nos couchettes, et nous nous établissons le moins mal que nous pouvons. La maison a un petit air propre et gai qui nous réjouit le cœur, [...] »[50]. Si les deux jeunes gens avaient déjà fait la connaissance de leur hôte en route, un « gros petit homme qui trottinait devant [eux], sur un âne », et s'ils sont « enchantés de revoir sa bonne face affairée », ils découvrent alors son épouse, « qui est fort prévenante » et « serait une très-jolie femme, si elle n'avait pas dix ou douze pieds de circonférence »[51]. Le repas qu'elle leur sert, « vrai dîner à physionomie européenne, mais assez médiocre », se distingue néanmoins par le « mets délicieux » que constituent les poissons du lac. La nuit, quant à elle, se révèle fort désagréable pour toute la troupe : « Couchettes ou lit, c'était tout un ; car nous avons tous passé notre nuit à maudire une classe des habitants de Thabarieh. À ce sujet, un mot : la reine des Puces, disent les Musulmans, habite Thabarieh. Ils ont raison cent millions de fois ; mais pourquoi oublient-ils de parler de sa cour et de ses armées qui sont innombrables ? »[52] Aussi les jeunes gens s'éloigneront-ils finalement sans regret, « légers de cœur et d'argent, de la case de [leur] fripon d'hôte. Fiez-vous donc aux gros hommes tout ronds, après cela ! », s'exclame Saulcy en conclusion[53].

Par la suite, les récits de voyageurs continuent à fournir divers renseignements sur l'aubergiste de Tibériade. Deux articles anglophones lui reconnaissent curieusement des compétences médicales : l'un, de 1852, le désigne comme le « Dr. Weissmann »[54],

et l'autre, de 1860, comme « Mr. Weismann (the medical gentleman with whom the writer lodged) »[55]. Les puces poursuivent de plus belle leurs attaques nocturnes[56] cependant que l'embonpoint ne quitte pas le toujours serviable hôtelier : John Ross Browne le décrit comme un hôte parfait, « good-humored, busy, and obliging »[57], tandis qu'un article évoque « M. Weisemann, a little fat German Jew, with a placid smile and most benevolent countenance. »[58] Mais il faut attendre le récit de Fredrika Bremer pour apprendre de nouveaux détails biographiques : lors du tremblement de terre qui coûta la vie à sa première épouse et à leurs trois enfants, l'hôtelier — qui se trouvait alors dans une autre maison — fut gravement blessé au genou et à la jambe. Mais ayant réussi à s'extraire des décombres, il fit le vœu, s'il en réchappait, de construire à l'endroit même une nouvelle maison : c'est là l'origine de son hôtel. Fredrika Bremer indique également que l'aubergiste a plusieurs enfants de sa seconde femme. Enfin, en mai 1868, Robert Morris[59] mentionne la présence chez « Mr. Wiseman » de trois filles déjà mariées sans compter le reste de son ample descendance, et indique avoir pu profiter de la totalité de la maison et de trois repas quotidien pour deux personnes pour dix francs par jour : il est très satisfait de son séjour.

En l'état actuel de nos recherches, telles sont les informations que l'on peut rassembler au sujet de l'hôtelier Weisemann.

Notes

1) Voir par exemple ces vers de Baudelaire dédiés à Maxime Du Camp qui figurent dans les dossiers documentaires de *Bouvard et Pécuchet* (Bibliothèque municipale de Rouen, ms. g226, vol. 6, f° 101 verso — en ligne fin 2011 sur le site : http://dossiers-flaubert.ish-lyon.cnrs.fr/): « Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace // Que le cyprès ! — Pourtant, nous avons avec soin // Cueilli quelques croquis pour votre album vorace, // Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin ! » (*Le Voyage*, dernier poème des *Fleurs du mal* dans l'édition de 1861).
2) *L'Éducation sentimentale*, éd. établie et annotée par Stéphanie Dord-Crouslé avec un dossier critique, Paris, Flammarion, « GF », 2001, p. 49.
3) Quant à « l'Album de la marquise », voir ici-même la note 12.
4) *Le Testament d'un excentrique* (1899), I^re^ partie, chap. 9.
5) Marie Quinton, *Le Journal de la Belle-Meunière. Le général Boulanger et son amie, souvenirs vécus. (Mai 1895)*, Paris, E. Dentu, [1895].
6) « Deux itinéraires dans les Alpes », par Maurice Simonnet, *Revue du Lyonnais*, Lyon, Aimé Vingtrinier, imprimeur, et Paris, F. Savy, libraire, 1864, t. 29, p. 358.
7) *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, Paris, Prévost-Crocius, 1835, p. 229-230.
8) *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie. Voyage exécuté pendant les années 1858-1861*, Paris, Amyot, 1866, t. 2, p. 284.
9) « Promenades alpestres », anonyme, *Magasin pittoresque*, 1861, 29^e^ année, p. 40.
10) *Hypérion et Kavanagh*, Bruxelles, Méline, Cans et C^ie^, 1860, t. 1, p. 182.
11) *Les Saints lieux. Pèlerinage à Jérusalem en passant par l'Autriche, la Hongrie, la Slavonie, les provinces danubiennes, Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Alexandrie, Malte, la Sicile et Marseille*, Paris, Jacques Lecoffre et C^ie^, 1858, t. 2, p. 59.
12) Dans le salon des Arnoux, où il voisine avec le fameux coffret à fermoirs d'argent qui voyagera entre les domiciles de Mme Arnoux, Rosanette et Mme Dambreuse, Frédéric feuillette un album appartenant à Marie Arnoux : « Les grands artistes de l'époque l'avaient illustré de dessins, y avaient mis de la prose, des vers, ou simplement leurs signatures ; parmi les noms fameux, il s'en trouvait beaucoup d'inconnus, et les pensées curieuses n'apparaissaient que sous un débordement de sottises. Toutes contenaient un hommage plus ou moins direct à Mme Arnoux » (I, 4 ; éd. cit., p. 107). On peut aussi penser à « l'Album de la marquise », composé par un ami de Flaubert, Jules Duplan, et dont le romancier reprendra quelques citations en vue du second volume de *Bouvard et Pécuchet* (voir *Bouvard et Pécuchet, avec des fragments du « second volume » dont le Dictionnaire des idées reçues*, éd. mise à jour de Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Flammarion, « GF » n° 1370, 2008, p. 408-409).
13) Charles de Bernard, *Gerfaut*, Paris, Charles Gosselin et W. Coquebert,

1838, t. 1, p. 170.

14) *Or et Clinquant*, Paris, Michel Lévy frères, 1859, p. 72-73.

15) *Une course à Chamounix : conte fantastique*, Paris, B. Duprat, 1838, p. 28.

16) *Le Sang-mêlé, drame en cinq actes et en prose* par Édouard Plouvier, Paris, Michel Lévy frères, 1856, p. 9 (I, 3).

17) *La Calomnie, comédie en cinq actes et en prose* par Eugène Scribe, 2e édition, Paris, Henriot et Cie, 1840, p. 34 (I, 5).

18) Hugo, quant à lui, tourne en ridicule le sabir d'un particulier désagréable et pédant rencontré lors de son voyage de 1839 dans les Alpes : « Il était [...] patriote suisse, tout en se déclarant lettré classique français, et je l'avais vu écrire cette phrase textuelle sur le livre des voyageurs à l'hôtel de Bellevue : *que Dieu conserve notre patrie par tous les ans des pièges périculeuses!* » (*Œuvres complètes. Voyages*, Paris, Robert Laffont, « Bouquin », 1987, p. 670).

19) *Gerfaut, op. cit.*, p. 169-170.

20) *Mémoires d'un touriste*, Paris, M. Lévy Frères, 1854, t. 2, p. 176.

21) *Pyrénées-Corse*, in *Œuvres complètes*, éd. de Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 2001, p. 666-667.

22) *Par les champs et par les grèves*, éd. d'Adrianne J. Tooke, Genève, Droz, 1987, p. 100-101.

23) *Voyage en Orient*, établissement et présentation du texte par Claudine Gothot-Mersch, notes et cartes de Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2006, p. 309.

24) « Du sommet du Liban, moins belle vue que la première fois, à cause de la brume qui couvre la plaine de Békaa et nous dérobe l'Anti-Liban ; la mer est grise et couverte de vapeur — la vallée des Cèdres me semble d'une courbe plus simple que la première fois ; c'est peut-être parce que je la vois moins bien » (*ibid.*). En revanche, d'autres voyageurs contemporains, comme John Ross Browne (*Yusef or, The Journey of the Frangi : A Crusade in the East*, New York, Harper, 1853, p. 203-204), évoquent ce livre dans leur récit de voyage.

25) *Voyage en Orient*, éd. cit., p. 238.

26) Lorsqu'il rassemblera la documentation nécessaire à la rédaction de *L'Éducation sentimentale*, Flaubert croisera de nouveau la route du Père

Charles et de ses albums. En effet, dans les notes qu'il prend sur un numéro de 1844 de la revue *L'Artiste*, le romancier mentionne « des autographes d'hommes célèbres sur l'album du P. Charles du Mont-Carmel "Je me recommande de tout mon cœur aux prières des religieux du Mont-Carmel". Alfr. de Musset » (voir Stéphanie Dord-Crouslé et Félicie Mercier : « Les notes prises par Flaubert sur la revue *L'Artiste* » ; Série *Gustave Flaubert*, no 7 « Flaubert et la peinture », La Revue des lettres modernes, Minard, 2010, p. 300). Mais il ne s'agit pas là d'un livre des voyageurs semblable à celui que Flaubert et Du Camp ont eu entre les mains au mont Carmel. Il s'agit plutôt d'un « livre de quête », une catégorie particulière d'albums strictement destinés à recueillir des aumônes, à en drainer d'autres, et qui seront finalement vendus, ici dans le but de renflouer les caisses du monastère.

27) *Voyage en Orient (1849-1851). Notes*, édition de G. Bonaccorso, Messine, Peloritana Editrice, 1972, p. 192-194.

28) Flaubert, *Voyage en Orient*, éd. cit., p. 273-275.

29) *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques exécuté de décembre 1850 à avril 1851* par F. de Saulcy, Paris, Gide et Baudry, 1853, t. 2, p. 462.

30) *Ibid.*, p. 485-486.

31) *La Revue contemporaine*, 1857, t. XXXIII, p. 805-806.

32) En ce qui concerne l'aubergiste de Tibériade, voir l'annexe à cet article.

33) « He [Herr Wiseman] showed us, among other important evidences of the reputation of his establishment, the register of names, from which it appeared that Lord Somebody and suite had spent three days here *en route* to Damascus ; explored the Lake of Tiberias ; were highly gratifies with their visit, especially his lordship, who, with the exception of a bad night's rest in consequence of the fleas, enjoyed himself exceedingly ; would recommend all travelers to take a boat and view the lake by moonlight. *Tres contents* with the hotel, but his lordship could not, in justice to his friends, say that the beds were altogether free from the nuisance of fleas. That Mr. Somebody-else, chancellor to a British Consulate, fully concurred in the opinions and sentiments expressed by the aforesaid lord, and would add, for the benefit of the traveling public, that excellent fish might be caught in the lake, and sportsmen could find

capital shooting on the other side, but on no account to venture out without a flask of brandy, London brand. That the Hon. Lady Blank, attended by her dragoman and servants, was on her way from Jerusalem and the Dead Sea to Damascus, and hoped to spend the summer in Constantinople ; was highly gratified by her visit to Tiberias, and consider Herr Wiseman a most accommodating and obliging person, but would advise all travelers to call for fish, and by no means to order beefsteack, as the beefsteack here was positively ruined in the cooking, unless personally superintended » (*Yusef or, The Journey of the Frangi : A Crusade in the East*, éd. cit., p. 323-324).

34) Voir Stéphanie Dord-Crouslé : « Axiologie des inscriptions chez Flaubert, voyageur en Orient » ; *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 3, 2009, p. 573-586 ; et Stéphanie Dord-Crouslé : « Inscrire la mémoire de soi dans les lieux visités : pratique et réception des graffitis par les voyageurs du XIX^e^ siècle » ; à paraître en 2011 chez Créaphis dans les actes du colloque de Cerisy-la-Salle : « La mémoire et le voyage au XIX^e^ siècle » (1^er^-8 septembre 2007), sous la dir. de Sarga Moussa et Sylvain Venayre.

35) Lettre à son oncle Parain du 6 octobre 1850 ; *Correspondance*, éd. de Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1973, p. 689.

36) Voir la lettre à Louis Bouilhet du 13 mars 1850 : « Il vaut mieux être œil, tout bonnement » (*ibid.*, p. 602). Dans l'article déjà cité (« Inscrire la mémoire de soi dans les lieux visités : pratique et réception des graffitis par les voyageurs du XIX^e^ siècle »), j'ai montré que cette réduction (ou cet exhaussement ?) au statut d'« œil » entraîne et explique l'intérêt que Flaubert porte aux graffitis — accomplissant ainsi une complète révolution esthétique dans ses notes. Alors qu'habituellement les voyageurs gomment de leurs récits l'envahissante présence des graffitis (ou ne la mentionnent que pour mieux la déplorer), Flaubert en vient à traiter les graffitis à égalité de dignité avec le monument qui les porte, tout ce qui est visible devenant légitime.

37) L'orthographe du patronyme fluctue évidemment en fonction des scripteurs, variations que nous reproduisons ici sans les commenter.

38) *Journal d'un voyage en Orient*, Paris, Crapelet, 1844, t. 1, p. 355.

39) *Ibid.*, p. 371.

40) *Ibid.*, p. 375-376.

41) *Ibid.*, p. 383.

42) *Ibid.*, p. 373-374.

43) *Ibid.*, p. 374.

44) *Ibid.*, p. 373. Voir aussi p. 384 : « Je me séparai donc cordialement de M. Weissman, et le souvenir de son hospitalité ne me trouvera jamais ingrat. »

45) *A Pilgrimage to the Temples and Tombs of Egypt, Nubia, and Palestine, in 1845-6*, Londres, R. Bentley, 1846, t. 2, p. 320-328.

46) William Francis Lynch, *Narrative of the United States' Expedition to the River Jordan and the Dead Sea*, Philadelphie, Lea et Blanchard, 1849, p. 154-156.

47) *Lands of the Moslem : A Narrative of Oriental Travel*, New-York, R. Carter et frères, 1851, p. 309.

48) *A Tour in South Africa : with Notices of Natal, Mauritius, Madagascar, Ceylon, Egypt, and Palestine*, Londres, J. Snow, 1851, p. 474.

49) Charles de Pardieu, *Excursion en Orient. L'Égypte, le mont Sinaï, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, le Liban*, Paris, Garnier, 1851, p. 303.

50) *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques exécuté de décembre 1850 à avril 1851*, Paris, Gide et Baudry, 1853, t. 2, p. 462.

51) *Ibid.* L'un des compagnons de Saulcy, Belly, a peint un portrait de l'hôtesse qui, pour l'occasion, « s'est ornée de ses plus beaux atours » (p. 467).

52) *Ibid.*, p. 463.

53) *Ibid.*, p. 486.

54) « Sketches over the Sea - An evening on Galilee », article signé Nieley, dans le n° 273 du 24 avril 1852, *The Literary World*, New York, Duyckinck, 1852, vol. 10, p. 299.

55) *The Church of England Magazine*, Londres, J. Burns, 1860, vol. 48, p. 150.

56) Voir en particulier Fredrika Bremer, *Travels in the Holy Land*, Londres, Hurst et Blackett, 1862, t. 2, p. 159.

57) *Yusef or, The Journey of the Frangi : A Crusade in the East*, New York, Harper, 1853, p. 323.

58) *Bentley's Miscellany*, Londres, Richard Bentley, 1853, vol. 34, p. 289.

59) *Freemasonry in the Holy Land, or Handmarks of Hiram's Builders*, 10^e^

éd., Chicago, Knight et Leonard, 1876, p. 511.